

ELLES FONT DES MÉTIERS D'HOMMES

Le «je» au féminin parfait

Elles sont policières, pompiers, facteurs, chauffeurs de bus, plombiers... Eh oui, elles exercent un métier dit d'«hommes». Et pourtant, elles ont réussi le pari de changer la donne et de vivre de l'emploi de leur rêve.

Meriem Ouyahia - Alger (Le Soir) - Dans la société algérienne, les femmes ont pendant longtemps dû puiser dans une panoplie d'emploi à choix restreints : secrétaire, infirmière, maîtresse d'école ou encore médecin. Aujourd'hui, malgré le fait que la société reste à certains égards conservatrice, beaucoup d'entre elles ont choisi d'exercer le métier de leur rêve et d'assumer pleinement leur vocation. Elles bravent, en quelque sorte, l'interdit.

L'emploi a un sexe

L'emploi que vous exercez vous représente ! Partant de ce constat, une femme qui exerce un métier «masculin» est perçue comme ayant un caractère bien trempé, une grosse tête et même avec une voix rauque. Pourtant loin est de cette image, cette femme taxi, desservant place 1^{er} Mai-Alger.

La quarantaine, ne desserrant les dents que pour dire quelques mots, elle est loin de ressembler aux autres chauffeurs de taxi de la place. Maquillée légèrement, les cheveux blonds, cette femme taxi, qui n'a pas voulu révéler son prénom, est entrée de plain-pied dans la corporation des chauffeurs de taxis urbains d'Alger. Et elle est loin de passer inaperçue. «La première



Photo : Samir Sid

fois que je suis montée dans son véhicule, cela m'a fait tout drôle. Cela m'a même impressionnée. A cette époque, rares encore étaient les femmes qui conduisaient», raconte Meriem, jeune étudiante.

Et d'ajouter : «Franchement, en la voyant, je me suis dit que tout est à ma portée.» Une façon de combattre les complexes. Même si certains hommes refusent de compter parmi ses clients, la femme taxi d'Alger est très sollicitée par les couples et la gent féminine. Autant faire jouer la solidarité féminine !

Aujourd'hui, outre femme taxi, conductrice d'autobus au sein de l'Entreprise de transport urbain d'Alger (Etusa), la femme algérienne fait dans le transport de mar-

chandise, notamment l'agroalimentaire. Et pas seulement, elles sont techniciennes de la navigation aérienne d'Air Algérie, «foreur» au sein de l'Entreprise nationale des travaux aux puits (ENTP). Elles ont réussi le pari de changer les mentalités et d'aller de l'avant. Rares sont les hommes qui en diront autant. Jusqu'à aujourd'hui, aucun homme n'est assistant maternel dans une crèche, par exemple. Et les Algériennes n'en restent pas là, elles activent même dans l'informel !

Les femmes dans l'informel

Ces dernières années, de plus en plus de femmes exercent en

tant que chauffeurs de taxi clandestins. Bravant tabous et dangers, elles prennent le risque d'être agressées et pénalisées. «Je ne me voyais pas femme de ménage. Cela m'était insupportable. Je me suis endettée pour m'acheter cette petite voiture et j'ai décidé de gagner ma vie ainsi ; et avec tous les risques que cela comporte», explique une jeune chauffeur clandestine. Cette dernière prend l'initiative de s'arrêter devant chaque potentielle cliente. Et d'ajouter : «Je ne prends que les femmes. C'est une forme de protection même si je m'arme aussi d'un gros gourdin au cas où.»

Durant la courte course, elle raconte, tout en gardant l'anonymat, qu'elle a fait un choix

assumé : «C'est la seule façon de gagner de l'argent honnêtement pour pouvoir nourrir une famille à charge.»

D'autres femmes chauffeurs de taxi clandestins prennent plus de risques et rôdent, comme leurs collègues masculins, autour des stations de taxis «régulières».

Manque d'expérience professionnelle, veuvage, divorce, cherté de la vie, famille à charge autant de facteurs qui poussent les femmes à recourir à ce genre de travail illégal. «La dislocation de la famille pousse beaucoup de mamans à prendre de tels risques. Elles s'endettent pour acheter un petit véhicule et espèrent ainsi gagner honnêtement de l'argent pour subvenir aux besoins de leurs enfants», explique une maman chauffeur de taxi qui voudrait se spécialiser dans le transport des enfants et des femmes uniquement. «J'aimerais, par la suite, être le chauffeur d'une famille donnée. C'est plus sûr», explique-t-elle.

Ainsi, ces femmes aventurières se sont procuré un véhicule dans le but de nourrir leur famille, et c'est ce qui a amené la plupart d'entre elles à embrasser ce métier. Et ce malgré les risques d'agressions inhérents à ce métier. Mais, comme le dit si bien un passant : «Il ne faut pas se leurrer, cela choque beaucoup de personnes.»

D'autres femmes ont carrément mis une table de cigarettes et de chemma, comme cette vieille femme pas loin du tunnel des Facultés. Tout le monde la connaît. Par la force des choses, elle fait partie du paysage et sa vue ne choque pas.

M. O.

BRIBES DE VIES DE FEMMES INCONNUES

Exceptionnelles de par leur courage

Il y a des femmes qui, par la force des choses, finissent par imposer le respect. Elles ont par leur caractère, par leur vécu et surtout par leur courage, réalisé un parcours qui peut paraître banal, mais tel n'est pas le cas. Un hommage est rendu à ces femmes humbles que nous rencontrons au quotidien et qui forcent le respect. Des bribes de vies que nous vous livrons...

WASSILA B., JEUNE CHEF D'ENTREPRISE :
«J'ai le droit au bonheur !»

Pétillante, Wassila B. est une femme qui croque la vie à pleines dents. Issue d'une famille de sept enfants et d'un quartier populaire de Belouizdad (ex-Belcourt), orpheline très jeune, son mariage n'a pu tenir plus d'un an. Divorcé avec un enfant à charge, elle avait le choix entre se lamenter sur son sort ou se ressaisir et mener l'initiative. Une expérience maritale douloureuse, certes, non sans laisser des stigmates mais qui ne l'empêchera pas de prendre son destin en main et d'aller de l'avant. Ayant perdu tous ses biens après son divorce par kholaâ (quand c'est la femme qui demande le divorce, elle ne peut prétendre à la pension), elle a dû repartir à zéro.

S'armant de patience et de courage, elle décidera de se lancer dans l'entreprenariat en fabricant des gâteaux traditionnels. «Au lieu de rester à la maison et pleurer sur mon sort, je décidai de prendre les choses en main. Cela a été difficile au départ d'affronter mes frères et surtout la société», raconte Wassila.

«La première chose que j'ai faite, poursuit-elle, a été de louer un petit local et de me lancer dans la fabrication de gâteaux de mariages. Au fur et à mesure, j'ai pu me constituer une bonne réputation et suis parvenue à me lancer en

tant que traiteur». Et de confier : «Même à Alger, les mentalités n'ont pas changé. Une femme divorcée est synonyme de dévergondée. Alors, je dois faire encore plus attention.»

La tête pleine de projets, elle ne s'arrête que pour prendre du plaisir à partager des moments de bonheur avec son fils. Cette jeune maman d'une trentaine d'années a décidé de prendre sa revanche sur la vie. «Durant toute mon enfance, j'ai été éduquée de telle sorte que je croyais ne trouver mon bonheur que dans le mariage. Cela s'est révélé faux. Alors, j'ai décidé de prendre ma revanche sur la vie.» La preuve, elle a rejoint plusieurs associations et en a créé une. «Ma plus grande fierté est de reprendre mes études supérieures», dit-elle.

Pour Wassila, son périple devrait servir d'exemple à d'autres femmes : «Toutes nous avons le droit au bonheur, même divorcées !»

GHANIA L. :
«Donner du courage aux générations futures»

Cheveux grisonnants, l'air jovial, Ghania est une grand-mère dynamique. Entre fourneau et courses, elle met un point d'honneur à être présente dans la vie de ses petits-enfants. «Ils sont pour moi une source de bonheur», dit-elle souriante.

Sa vie a été faite de moments de bonheur alternés de passages moins heureux. Ce n'est pas faire exception à ses concitoyennes de la même génération de dire qu'elle s'est mariée très jeune, à peine à la fin du lycée. Pourtant, elle aurait pu prétendre à une destinée meilleure, n'étaient les us de l'époque, de moins en moins persistantes certes, voulant que la femme se doit d'être d'abord le valet de son époux.

Les femmes de cette génération durent se rendre à l'amère réalité qu'elles devaient mettre leurs ambitions personnelles entre parenthèses. Des parenthèses qui durent le

temps de voir ses enfants grandir. Pour peu que la descendance soit reconnaissante, c'est, pour Ghania et d'autres, une forme de revanche sur le destin.

«J'ai fait en sorte que mes filles soient autonomes et instruites même après leur mariage, je voudrais qu'elles le soient financièrement d'abord. Mine de rien, c'est important.»

Commerciale, journaliste, pharmacienne et avocate, cette jeune grand-mère a de quoi bomber le torse de fierté. Malgré cela, le sentiment d'un petit arrière-goût lui reste. «J'ai dû interrompre mes études malgré moi pour mon mariage. Il me reste un goût d'inachevé.» Et pour cela, elle s'est battue pour être présidente bénévole d'une association œuvrant pour l'apprentissage des femmes au cœur de la Casbah.

Le peu que je savais de la couture et de la cuisine, je l'ai partagé car ces jeunes femmes me renvoyaient ma propre image», conclut-elle.

EL HADJA FATIHA :
«Lire et écrire est un pur bonheur»

Avec sa petite-fille de cinq ans, El Hadja Fatiha prend du plaisir à lire. Elle sait lire et écrire. A pratiquement 70 ans, elle retrouve les bancs de l'école.

«Mon défunt mari a de tout temps refusé que j'apprenne à lire et à écrire. La seule chose qu'il m'a permise a été de savoir compter jusqu'à dix pour pouvoir connaître l'heure», raconte-t-elle émue.

«Après sa mort, ma première décision a été de m'inscrire dans l'association Iqraa. Faire réciter mes petits-enfants est un pur bonheur.» El Hadja a, elle aussi, pris une revanche sur la vie : «Mes enfants, notamment les garçons, m'ont aidée dans cette entreprise et je les en remercie.»

Trois générations, un seul combat : s'assumer pour aller de l'avant.

M. O.